

unissons-nous pour témoigner l'estime que nous devons à celui qui était un si grand citoyen.

N'ayons pas peur des quelques sacrifices que pourrait exiger de nous ce devoir trop longtemps négligé envers cet homme de mérite, car lors même que nous y mettrions tout ce que nous possédons d'énergie, d'influence et même de fortune, nous ne rendrons jamais assez d'honneur à celui qui est encore notre gloire et notre orgueil. A-t-il, lui, ménagé son énergie, son courage et sa fortune pour faire d'une forêt la ville qui porte son nom ?

"Puisqu'il a fait tant de bien pour nous et pour le pays—car il savait bien qu'il ne pourrait jamais bénéficier de l'immense tâche qu'il s'imposait pour l'avenir des générations futures, tâche qui fût la cause de sa mort—soyons assez généreux pour lui élever un monument qui dira aux nouvelles générations et aux populations étrangères que la ville de Joliette est l'œuvre d'un Canadien-français dont ils contempleront la statue que la générosité de ses compatriotes lui aura élevée.

"Oh ! pour la faire cette statue du héros des défricheurs de la forêt, que l'on se mette à l'œuvre immédiatement ; que chacun y donne son obole, y fasse sa petite part de sacrifice et ce digne projet sera bientôt réalisé, et tous ceux qui y auront contribué seront fiers de ce qu'ils auront fait en reconnaissance de tant de bienfaits.

"Ceux qui ont reçu leur instruction dans le collège que M. Joliette a bâti se feraient certainement un devoir d'employer leur influence pour assurer le succès d'une si noble entreprise.

"Ce monument, diront peut-être quelques-uns, M. Joliette se l'est élevé lui-même en fondant la ville qui porte son nom et en y construisant, à même sa fortune qu'il a entièrement sacrifiée à ses œuvres, ses établissements religieux. Mais est-ce une raison, pour nous qui avons joui du bénéfice de tant de travaux de la part d'un Canadien-français, de manquer de générosité jusqu'au point de lui refuser notre reconnaissance ? Oh ! non, car la population du district de Joliette est inspirée du même sentiment de générosité dont jouissait notre grand défricheur et fondateur, l'hon. Barthélemy Joliette.

"Il est bien vrai que la ville et tous les établissements religieux et d'éducation que M. Joliette a bâtis sont pour lui un beau monument ; il pourrait peut-être se passer de celui que la reconnaissance exige de nous ; mais nous, pour notre honneur, pour notre gloire, pour montrer que nous ne sommes pas des fils oublieux, pour reconnaître ses grandes œuvres, nous avons besoin de lui élever une statue, et lorsque cette œuvre sera terminée, nous nous serons acquittés d'une dette de reconnaissance bien légitime envers ce héros Canadien-français.

"Si, par ses grandes œuvres, M. Joliette n'a pas mérité qu'on lui élève un monument, qui donc l'a mérité en ce pays à part les premiers fondateurs de la Nouvelle-France ?

"Je serais heureux de voir s'élever bientôt, en l'honneur de l'hon. Barthélemy Joliette, un monument digne de ses œuvres. Je le désire, ce monument, non seulement pour la gloire des Joliettains, mais pour celle de mes compatriotes, de ma nationalité et de mon pays.

"Que l'on se mette à l'œuvre et, tout impuissant que je sois, si je puis être utile à ce projet, je m'y associerai sans marchander ni le temps, ni le dévouement, et je ne demanderai à me reposer que lorsque le Joliette de bronze verra passer à ses pieds le peuple qu'il a établi sur la terre de son ancienne Industrie et tous les Canadiens-français pour lesquels il était si dévoué. Il ne faut pas aimer les grands hommes que de leur vivre seulement. Après leur mort encore, aimons ces hommes et sachons ne rien oublier d'eux et leur témoigner en même temps notre estime et notre reconnaissance pour leurs grandes œuvres."

LOUIS BELAIR

JADIS

[POUR LE BIENFAITEUR]

Jadis, dans notre patrie,
Durant l'hiver on fêtait,
Et, pour égayer la vie,
Tout chacun se visitait.
Le Canadien, dès l'aurore,
S'occupait de ses amis,

Jadis, jadis,
On fêtait—on fête encore :
Ne regrettons pas jadis !

Jadis, sur la neige blanche,
Raquette au pied l'on marchait,
La semaine ou le dimanche,
Ensuite on réveillonnait.
La glissade, un chant sonore,
De tout nous étions ravis,

Jadis, jadis,
On glissait—on glisse encore :
Ne regrettons pas jadis !

Jadis, on mangeait des huîtres
Et l'on faisait des chansons ;
C'était à briser les vitres.
Vivent les joyeux garçons !
Mais faut-il que l'on déplore
Le passé, ou les amis ?

Jadis, jadis,
On chantait—on chante encore :
Ne regrettons pas jadis !

Jadis, la Saint-Jean-Baptiste
Nous retrouvait tout en feu.
Jamais de figure triste
Sous l'éclat d'un beau ciel bleu !
Ce grand jour, qui nous honore,
Nous voyait tous réunis,

Jadis, jadis,
C'est bien ce qu'on voit encore :
Ne regrettons pas jadis !

Jadis, quand la Canadienne
Aimait, c'était pour toujours—
Vieillards, qu'il vous en souviennent !
C'était le temps des amours.
Servir celle qu'on adore
Bannissait tous les soucis,

Jadis, jadis,
On aimait—on aime encore :
Ne regrettons pas jadis !

BENJAMIN SUITE.

Breuvages chauds

En 1636 on buvait déjà du thé à Paris, mais Patin et d'autres combattaient vigoureusement cette "impertinente nouveauté." Un médecin du nom de Morisset soutint, aux écoles de la Faculté, une thèse dont la conclusion était que le thé donne de l'esprit ; -il fut baffoué et son manuscrit brûlé, dit-on. "Neuf ans après, raconte LeGrand d'Aussy, le fils d'un chirurgien fameux, nommé Cressé, entreprit de soutenir une thèse sur le thé, mais il eut l'adresse d'y intéresser le chancelier Séguier" et, dans une séance solennelle qui dura quatre heures, le nouveau breuvage recruta assez de partisans pour entrer, quoique modestement encore, dans l'histoire de France.

Je me demande si les deux médecins du nom de Cressé étaient parents de Marie Cressé, mère de Molière, ou de Michel Cressé, seigneur de Nicolet. Tous ces personnages étaient conte populaires et habitaient Paris.

Vers l'époque où le thé commença à être en faveur dans le nord de l'Europe, les Hollandais furent des plus ardents "à se noyer, tout le jour, de ce fade et dangereux breuvage," selon que s'exprime un écrivain d'il y a cent ans, mais ils obtenaient le produit chinois en échange de la sauge, que les fils du Céleste Empire préféraient au thé. N'est-ce pas étrange ?